

dans le second cas, nommons-les *causes internes*, ou bien, ce qui me paraît avoir une plus grande propriété d'expression, *causes personnelles*. L'hygiène, cette importante branche des études préparatoires à la pathologie (9), a dû, dans ses enseignemens, donner aux néophytes une connaissance anticipée des causes qui préparent et déterminent les affections pathologiques : car les écrits ou la parole de l'hygiéniste ne peuvent avoir un caractère vraiment sérieux et scientifique qu'à la condition d'accomplir une large usurpation sur le terrain de l'étiologie, et de passer méthodiquement en revue les causes morbifiques et les prédispositions.

B. Outre la distinction précédente des causes morbifiques, sous le point de vue de leur lieu d'origine, en extérieures et en personnelles, distinction fondamentale et commode, à ce qu'il me semble, dans le simple but de leur exacte énumération, il y a d'autres points de vue sous lesquels l'esprit peut les diviser et les opposer les unes aux autres d'une façon plus philosophique et plus médicale.

α. Ainsi, sous le point de vue de leur importance, de leur part plus ou moins grande dans la production d'une affection, les causes doivent se diviser en *principales* et en *accessoires*.

ε. Sous le point de vue de leur mode d'action, les causes sont distinguées en *causes physiques* et *chimiques*, qui agissent mécaniquement ou par simple affinité, et qui, par conséquent, à ne considérer que leurs effets immédiats, se comportent sur le corps vivant à peu près de la même manière que sur le cadavre, comme, par exemple, les instrumens vulnérans, les substances escarotiques, etc., et en *causes physiologiques*, qui ne produisent leur effet qu'en vertu du concours réactionnel des forces vitales (76).

γ. Sous le point de vue de l'étendue d'action, les causes sont *locales* ou *générales*, selon qu'elles modifient l'organisme dans une de ses parties seulement, ou dans tout son ensemble.

δ. On distingue aussi les *causes positives* et les *causes négatives*, celles-ci consistant dans la soustraction des choses nécessaires, celles-là ayant par elles-mêmes une existence et une action réelle; façon de parler qui n'a peut-être pas la rigueur convenable, mais qui est universellement reçue.

ε. Une autre distinction encore, c'est celle des *causes manifestes* et des *causes occultes*. Les premières sont celles qui possèdent une existence appréciable indépendamment des affections qu'elles peuvent développer, comme, par exemple, le froid, la chaleur, etc., etc.; les secondes sont celles dont on admet l'existence par cela seul que la production de certaines affections ne s'explique point par des causes manifestes; elles consistent dans des conditions jusqu'ici cachées et inappréciables, et auxquelles on est obligé de croire sans les connaître, afin de se rendre raison

des phénoménalités pathologiques qui portent l'incontestable empreinte d'une nature toute particulière.

ζ. Enfin, il nous reste à signaler un point de vue qui a le plus haut degré d'importance pratique : c'est celui en vertu duquel on divise les causes en *prédisposantes* et en *occasionnelles*. Les causes prédisposantes sont celles qui modifient peu à peu l'économie, et la *disposent*, par une sorte de travail préparatoire, et plus ou moins long-temps d'avance, à l'invasion de telle ou telle affection. Les causes occasionnelles sont celles à l'occasion desquelles l'affection vient à faire invasion dans l'économie.

C'est sous ce dernier point de vue que nous allons, dans ce chapitre-ci, esquisser en deux articles l'examen des causes morbifiques considérées en elles-mêmes et aussi abstractivement que possible; puis, dans un troisième et dernier article, nous envisagerons plus spécialement la *pathogénie* (Hufeland), le jeu et le concours des causes en action, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la *Genèse pathologique*.

ARTICLE PREMIER.

DES CAUSES PRÉDISPOSANTES.

78. *Remarques générales.* — A. Les agens naturels, les circonstances extérieures et personnelles qui jouent, en pathologie, le rôle de causes prédisposantes (77. B. ζ.) forment, à coup sûr, sous ce seul point de vue, l'objet d'une étude intéressante et féconde en utiles rapprochemens. Mais il est important de remarquer, avant tout, que ce rôle n'implique pas pour tous ces agens, pour toutes ces circonstances sans exception, l'impuissance d'agir aussi en beaucoup d'autres cas à titre de causes occasionnelles. Loin de là; il est bon nombre de causes morbifiques qui, considérées en elles-mêmes et abstractivement parlant, ne sauraient être qualifiées d'une manière absolue et exclusive ni de causes prédisposantes ni de causes occasionnelles : elles méritent tour à tour l'un et l'autre titre, suivant les occurrences, et en raison de conditions variées, dans l'appréciation desquelles il serait trop long de nous engager. Citons seulement le froid pour exemple. Eh bien, tantôt, en vertu d'une action continue et prolongée, il modifie par degrés invisibles la constitution et la *prédispose* de longue main au développement de telles ou telles affections; tantôt, au contraire, en vertu d'une impression subite et instantanée, il *occasionne* l'explosion de maladies de diverse sorte, auxquelles l'économie se trouve prédisposée.

B. L'action des causes prédisposantes est, en général, peu évidente de sa nature, et, la plupart du temps, contestable. Toutefois, si, dans chaque cas considéré individuellement, il n'y a le plus ordinairement qu'une

simple présomption en faveur de telle ou telle cause prédisposante, il faut bien reconnaître qu'à l'égard d'une masse considérable de cas, où se retrouve la présence commune d'une même cause (et c'est ce qui a effectivement lieu pour certaines maladies), il n'y a pas seulement présomption, mais probabilité grande, et quelquefois grande qu'elle équivaut à la certitude pour quiconque ne pousse pas le doute médical jusqu'à un ridicule pyrrhonisme.

C. Parmi les causes prédisposantes, il en est qui étendent leur action sur un grand nombre d'individus, sur toute la population d'une ville, d'une contrée entière, sur les troupes accumulées dans un camp, sur une armée navale, sur de grands rassemblements dans les hôpitaux ou les prisons; elles préparent le développement d'une même espèce d'affection, ou, du moins, d'affections congénères, chez des milliers, voire même chez des millions d'hommes à la fois: on les nomme *causes prédisposantes générales*. Ce qui nous en offre le type, ce sont surtout les influences des climats, celles des phénomènes atmosphériques et celles qui appartiennent à certaines localités. Par opposition aux causes prédisposantes générales, on doit donc distinguer les *causes prédisposantes individuelles*, lesquelles n'agissent que sur des individus isolés ou disséminés, et non plus sur des masses d'hommes rassemblés.

D. Il va sans dire qu'en toute rigueur on ne doit pas confondre les causes prédisposantes avec les *prédispositions*. Celles-ci sont l'effet observable ou occulte qui, sous l'influence de celles-là, se produit dans l'économie avec plus ou moins de constance, en un temps plus ou moins long et à divers degrés d'intensité selon les individus: nous reviendrons plus bas sur ce sujet dans un numéro *ad hoc* (94. A.). Toutefois, il faut le dire ici, comme un certain degré de prédisposition une fois acquis est un fait accompli, qui joue à son tour le rôle de cause prédisposante par rapport au développement futur d'un degré plus avancé de prédisposition, il y a bien des cas à l'égard desquels la confusion dont il est ici question ne saurait être constamment évitée dans le langage qu'à très grande peine, et peut vraiment y être permise sans beaucoup d'inconvénient, tant peut être intime la connexion des phénomènes que la nature fait succéder les uns aux autres, et qui sont tout à la fois effets et causes: effets par rapport au phénomène antécédent, causes par rapport au phénomène consécutif.

Après ces généralités préliminaires, nous n'avons plus qu'à consacrer le reste de cet article à une rapide revue des principales catégories de causes prédisposantes, tant dans le monde extérieur que dans l'économie elle-même, ou, pour employer une antithèse de vieux style, mais d'une valeur quelquefois regrettable, tant dans le macrocosme que dans le microcosme.

79. *Causes prédisposantes extérieures*. — A. *Influences astronomiques*: Sidérales? — Solaires, — Lunaires?

a. Les *influences sidérales*, chimères étiologiques qui eurent vogue dans le moyen-âge, où les médecins cumulaient avec leur art le faux savoir de l'astrologie judiciaire, n'ont certainement rien de démontré, et peut-être même rien, absolument rien de réel. Qui se préoccupe maintenant de savoir si les conjonctions planétaires, si les apparitions de comètes, si les phénomènes stellaires, dans leur énorme lointain, ont part à la production des maladies?

b. Les *influences solaires* sont, au contraire, non moins évidentes qu'actives. — 1° Grande est la puissance des *climats*, de ces régions ou bandes comprises, sur le globe terrestre, entre les mêmes degrés de latitude, et qui, par conséquent, en raison de la périodicité constante des mêmes conditions par rapport à la hauteur méridienne du soleil, présentent, dans toute leur étendue, une même répartition de la durée relative des jours et des nuits selon les différentes époques de l'année, et présentent aussi, non pas, certes, avec une invariabilité absolue, mais avec des nuances produites en vertu de particularités topographiques, un fond de similitude quant à la distribution et à la température des saisons. Climats très chauds (torrides, équatoriaux, intertropicaux), climats chauds (depuis les tropiques jusqu'au 40° ou 45° degré de latitude), climats tempérés (du 45° au 55° degré environ), climats froids (encore dans la zone dite tempérée, mais à l'entour du cercle polaire), enfin, climats très froids (au-delà du cercle polaire): voilà la quintuple distinction que je crois convenable pour une appréciation tant soit peu rigoureuse des influences climatologiques sur la santé de l'espèce humaine, et que j'ai étudiée ailleurs *ex professo* (Requin, — *Encyclopédie nouvelle*, t. III, — art. *Climat*). — 2° Les *saisons*, sorte de climats transitoires qui correspondent au retour des mêmes hauteurs du soleil, et qui reproduisent périodiquement les mêmes conditions d'irradiation calorifique de la part de cet astre, ont, à n'en pas douter, une participation puissante au développement de bon nombre d'affections. Cette vérité, proclamée dès le berceau de l'art, a été confirmée par l'expérience de tous les siècles. Hippocrate a consacré une série d'aphorismes aux influences des saisons (Sect. III, n° 1-23). Mais si tant est que ces aphorismes fussent tous le résultat d'une rigoureuse observation sous le climat de la Grèce, toujours est-il, bien certainement, que plusieurs sont faux relativement à notre climat. Tel est, par exemple, l'aphorisme neuvième, qui pose l'automne comme la saison la plus féconde en maladies suraiguës et mortelles, et le printemps comme la saison la plus saine et la moins meurtrière. Dans notre climat, au contraire, il conste, d'après les relevés statistiques, que la mortalité est toujours plus considérable au printemps

qu'à l'automne.— 3° La *lumière solaire* a sur l'économie une action, comme on sait, éminemment salubre, de telle sorte que, par la soustraction habituelle de cet agent, par un séjour prolongé dans des habitations mal exposées et sombres, l'homme s'étiolé en quelque façon comme les végétaux, et contracte maintes prédispositions funestes.

γ. Les *influences lunaires* sont, sans aucun doute, plus admissibles que les influences sidérales. Qui sait si la diversité des situations respectives d'un astre aussi voisin que la lune n'agit pas sur les habitans de la terre? Cela ne pourrait-il pas avoir lieu, sinon par une action directe, du moins d'une manière médiate, par suite de certaines agitations encore inconnues que le satellite terrestre doit vraisemblablement imprimer à l'atmosphère, de même qu'il imprime certainement à l'Océan les mouvemens du flux et du reflux? Mais, en définitive, il n'y a rien de constaté, il n'y a même rien de particulier à énoncer par voie de plausible conjecture, à l'égard des rapports du microcosme humain avec les révolutions de la lune.

B. *Influences atmosphériques* : agissent bien souvent, sans doute, comme causes occasionnelles, en vertu de rapides et soudains changemens, mais agissent aussi, dans un très grand nombre de cas, et non moins incontestablement, comme causes prédisposantes, par l'action lente et graduelle d'une permanence plus ou moins longue, ou d'une répétition plus ou moins fréquente des mêmes conditions.

Gardons-nous toutefois de nous en exagérer la puissance, exagération à laquelle les médecins du XVII^e siècle furent assez enclins, sans doute parce que l'ère nouvelle qui s'ouvrit alors pour la physique de l'atmosphère semblait promettre à notre science plus de lumière que nous n'en avons réellement obtenu. Ne disons pas sans restriction ni réserve ce que dit Ramazzini dans une dissertation dédiée à Leibnitz et relative à la constitution épidémique de Modène en 1691 : « La disposition du sang est » telle que la fait l'air que nous respirons (1). »

Il y a, au surplus, à envisager, dans la constitution atmosphérique, les diverses conditions que voici :

- a. Il y a les *conditions barométriques*.
- b. Il y a les *conditions thermométriques*.
- γ. Il y a les *conditions hygrométriques* (sécheresse ou humidité de l'air ambiant, pluie et autres météores aqueux).
- δ. Il y a les *conditions électriques*.
- ε. Il y a les *conditions anémométriques* (direction et force des vents).
- ζ. Il y a les *conditions eudiométriques* (pureté ou impureté de l'air en tout ce qui est chimiquement appréciable).

(1) Talis est sanguinis dispositio, qualis est aer quem inspiramus. (§ X de la Dissertation citée.)

η. Enfin, il y a les *conditions occultes*, autrement dites *miasmatiques*, admises pour l'étiologie de plusieurs maladies endémiques ou épidémiques (91).

C. *APPLICATA* (de Hallé) : influences moins grandioses et moins vastes que les précédentes, mais qui, malgré leur terre-à-terre, ou plutôt par cette raison même, par cela même que l'homme les a, pour ainsi dire, sous sa main et peut les modifier à son gré, doivent fixer l'attention du vrai praticien. Certainement, et la pathologie spéciale mettra notre assertion dans la plus grande évidence, il y a des résultats aussi positifs qu'utiles à reconnaître relativement aux divers objets de cette catégorie, envisagés comme causes prédisposantes :

α. Relativement aux *lits*.

β. Relativement aux *vêtemens*, matière traitée *ex professo* dans ces derniers temps par M. Ménière (*Les vêtemens et les cosmétiques*. Thèse du concours d'hygiène. Paris, 1837).

γ. Relativement à l'usage habituel des *bains*, soit très froids (0° à 15° centigr.), soit froids (15° à 20°), soit frais (20° à 25°), soit tempérés ou tièdes (25° à 30°), soit chauds (30° à 37°), soit très chauds (au-delà de 37°, température naturelle de l'homme). (Requin, — *Encyclopédie nouvelle*, — art. *Bain*).

δ. Relativement à une immonde négligence, ou à une recherche abusive en tout ce qui concerne la *cosmétique*, les soins de propreté et l'entretien de la beauté corporelle. (Requin, — *Encyclopédie nouvelle*, — art. *Cosmétique*).

D. *INGESTA* (Boerhaave et Hallé) : alimens et assaisonnemens, — boissons, — médicamens.

α. Le *régime alimentaire*, long-temps maintenu dans certaines conditions, contribue puissamment à la création de plusieurs maladies par un travail de prédisposition progressive, — selon qu'on pêche par excès ou par défaut dans la quantité journalière des alimens, — selon que la qualité des alimens est de nature à produire tel ou tel des sept modes d'alimentation bien et dûment établis, à mon avis, par M. Rostan, savoir, 1° alimentation rafraîchissante, 2° alimentation relâchante et peu réparatrice, 3° alimentation relâchante, mais réparatrice, 4° alimentation tonique, mais médiocrement réparatrice, 5° alimentation moyenne, c'est-à-dire plus ou moins réparatrice, mais aussi peu tonique que délayante, 6° alimentation très réparatrice et tonique (analeptique), 7° alimentation spécifique (Rostan, *Hygiène*, t. I, p. 295-305. — Requin, — *Encyclopédie nouvelle*, — art. *Aliment*), — selon que les alimens sont bons dans leur espèce, ou bien falsifiés et gâtés, — enfin, selon que l'art culinaire prodigue dans la préparation des alimens telle ou telle classe d'assaisonnemens, lesquels peuvent être ou salins, ou acides, ou âpres,

ou aromatiques, ou aromatico-âcres, ou aromatico-amers, ou sucrés, ou gras (Requin, — *Encyclopédie nouvelle*, — art. *Assaisonnement*).

6. Le régime du boire, non moins que celui du manger, peut, seul ou de concert avec d'autres causes, donner lieu au développement de dispositions pathogéniques variées, selon que nous consommons abusivement, et d'une façon mal appropriée à notre constitution, les boissons désaltérantes proprement dites (eaux naturelles potables, soit pures, soit édulcorées, ou acidulées, ou mélangées d'un peu de vin ou de toute autre liqueur fermentée), ou bien les boissons stimulantes (cidre, bière, eau-de-vie et autres boissons alcooliques, café, thé). (Requin, — *Encyclopédie nouvelle*, art. *Boisson*.)

7. Les *médicaments* aussi, lorsque l'ingestion en est trop souvent et trop peu prudemment répétée, peuvent détériorer à la longue l'économie et y engendrer des dispositions plus ou moins fâcheuses. Combien de fois n'est-il pas arrivé que l'imprudente manie des remèdes de précaution, loin d'assurer la santé, n'a réussi qu'à la ruiner insensiblement ! Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'une thérapeutique aveuglément opiniâtre dans l'emploi d'un médicament énergique a fini par amener des affections plus graves que celles qu'elle prétendait combattre à outrance !

E. *Influences topographiques* : point de vue essentiellement complexe et mixte, sous lequel ce sont surtout les influences précédemment mentionnées que l'on retrouve en combinaisons excessivement variées, — influences solaires et atmosphériques (*circumfusa* de Hallé), telles que les font la latitude du lieu, la hauteur et la configuration du sol, et maintes particularités géologiques, hydrographiques, orographiques, — influences en ce qui concerne les *applicata*, comme, par exemple, les exigences du costume en usage, les coutumes régnantes en fait de bains froids ou chauds selon les ressources que la nature et la civilisation offrent en ce genre aux habitans du pays, — influences en ce qui concerne les *ingesta*, lesquelles peuvent être aussi inhérentes à une localité que les influences climatologiques et atmosphériques, et s'y montrer inévitables pour la grande masse de la population, excepté peut-être quelques plutocrates, attendu qu'elles dépendent des eaux potables que la nature y fournit, des animaux comestibles qui s'y multiplient, des végétaux qui s'y récoltent pour les besoins de la table, ou bien encore des denrées que le commerce y apporte communément et en abondance; — sans compter, par-dessus tout cela, encore d'autres influences, mais qui rentrent dans les causes prédisposantes personnelles que nous allons examiner ci-dessous, consistent, par exemple, en travaux, en plaisirs, en émotions diverses, selon l'état des mœurs, le degré de civilisation et les institutions politiques, et comprennent même, mais seulement, bien entendu, à l'égard

des indigènes, les prédispositions héréditaires pour telle ou telle affection endémique.

A priori, qui donc ne voudrait pas déjà professer que l'ensemble de toutes les influences topographiques doit être reconnu comme un puissant modificateur de l'espèce humaine ? Il y a là, pour ainsi parler, une résultante formée par le jeu de forces nombreuses, qui tantôt concourent comme de concert au même but, tantôt se contre-balaencent entre elles, et modifient réciproquement leurs effets.

Réellement, chaque pays offre une réunion de conditions qui lui est propre, et qui ne permet pas de l'assimiler à aucun autre. Pour chaque contrée, pour chaque province, pour chaque ville, on peut tracer une topographie médicale à part, et la distinguer par des traits caractéristiques. Oui ! mille fois oui, la combinaison des élémens médico-topographiques est un véritable protégé qui se diversifie à l'infini, non seulement de contrée en contrée, mais encore, dans la même contrée, de telle localité à telle autre. Non seulement elle n'est à Paris ni la même qu'à Naples, ni la même qu'à Londres, ni la même qu'à Lyon, mais, bien plus, elle n'est pas la même qu'à Versailles ou à Saint-Germain-en-Laye. L'individu qui émigre du lieu dans lequel il est né, ou qu'il habite depuis long-temps, ne trouvera nulle part un ensemble de circonstances qui soient toutes et de tout point identiques à celles qu'il abandonne ; dans sa nouvelle résidence, il aura toujours, du plus au moins, un *acclimatement* à subir, c'est-à-dire que son organisation devra, par des modifications, ici légères, là profondes et périlleuses, se mettre en harmonie avec les nouvelles conditions au milieu desquelles elle est jetée. J'ai à peine besoin de citer le redoutable acclimatement de l'Européen, soit aux Antilles, soit dans l'Inde, ou bien du nègre dans notre zone tempérée : tous les esprits en sont vivement frappés, tant les dangers sont grands en pareille circonstance. Mais, ce qu'il faut bien remarquer, c'est que, sans franchir d'énormes intervalles, sans changer de zone et d'hémisphère, l'homme paie bien souvent un évident tribut d'acclimatement en ne se déplaçant que de quelques lieues. Qui ne sait qu'à Paris, les nouveaux venus de nos divers départemens sont tous, ou peu s'en faut, pris de diarrhée pendant quelques jours ? qu'une proportion notable d'entre eux, surtout parmi les jeunes gens, contracte la fièvre typhoïde ? Et le citadin qui s'en va vivre à la campagne, ne voit-il pas son appétit croître et son teint se hâler ? En un mot, comme le dit Celse (lib. I, c. 1, sect. 4) : « On ne passe point d'un lieu salubre dans un lieu malsain, ni d'un lieu malsain dans un lieu salubre, sans se risquer un tant soit peu (1). »

(1) Neque ex salubri loco in gravem, neque ex gravi in salubrem transitus satius est.

HIPPOCRATE. *Des airs, des eaux et des lieux.* (Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων.)

80. *Causes prédisposantes personnelles.* — A. *Sexe* : condition exclusive et absolue pour l'existence de certaines affections, je veux parler, bien entendu, de celles qui tiennent à la diversité des organes sexuels et aux fonctions spéciales que l'homme et la femme ont à remplir dans l'œuvre commune de la génération ; — condition indifférente, sans aucun doute, quant à la simple possibilité de toutes les autres affections, mais qui établit pourtant, à l'égard de quelques unes d'entre elles, un certain degré de fréquence relative, et par conséquent une probabilité plus ou moins grande, ce qui, au surplus, se rattache bien moins à la disparité même des rôles génitaux qu'aux différences généralement existantes sous le rapport de la constitution naturelle et des habitudes sociales entre l'homme et la femme.

α. Le *sex masculin*, indépendamment des affections qui lui sont exclusivement propres, comme l'hydrocèle et le sarcocèle, a un bien triste privilège à l'égard du calcul vésical et de la rétention d'urine, maux qui attaquent bien rarement les femmes. Il fournit aussi, sans contredit, aux relevés statistiques le plus grand nombre de plaies, de contusions, de fractures, parce qu'il est exposé, soit par loi de devoir, soit par nécessité de profession, aux causes qui produisent tous les accidents de cette sorte.

β. Le *sex féminin*, qui, sous le rapport de la longévité, offre un petit avantage sur le sexe masculin, et qui passe en général une vie relativement exempte des accidents inhérens aux professions périlleuses, a, en revanche, de bien dures compensations à supporter. Car, en raison même de la complexité et de l'importance de l'appareil génital par lequel il est ce qu'il est, il traîne un nombreux cortège de maux qui n'appartiennent qu'à lui seul. Combien sont variées et fréquentes les affections vulvaires, vaginales, utérines, ovariennes, ou mammaires ! Et outre cela, combien de maladies, d'entre celles qui sont communes à l'un et l'autre sexe, se développent chez la femme pour cause de troubles menstruels, pour cause de grossesse, d'accouchement ou d'allaitement ! De plus, il paraît constant que le terrible fléau de la tuberculisation pulmonaire frappe plus de femmes que d'hommes. Enfin, la prédominance du tempérament nerveux parmi le sexe féminin multiplie dans une immense proportion les mille et une formes de la névropathie. En sorte qu'il est permis de dire qu'il y a peu de femmes dont l'existence ne soit pas constamment malade ou à peu près, surtout pendant le long période de temps qu'elles sont véritablement femmes. Aussi est-ce une assez bonne spéculation pour certains praticiens que de jeter leur

dévolu sur la pathologie féminine, et de mettre à exploitation cette spécialité déjà décorée en Allemagne du magnifique nom de *gynécologie*.

B. *Age* : c'est là encore une donnée de la plus haute valeur dans les calculs étiologiques. De même que les âges ont entre eux d'importantes différences anatomiques et physiologiques, de même aussi, et par une conséquence nécessaire, ils diffèrent sous le rapport des affections pathologiques. Il est des affections qui, le plus communément, ne se montrent qu'à telle ou telle période de la vie, ou qui même y appartiennent exclusivement. C'est un principe incontestable et des plus anciennement reconnus. Hippocrate, dans les derniers aphorismes de la troisième section, retrace brièvement les principales maladies des divers âges (sect. III, n^{os} 24-31.). Celse, à cet égard, ne fait guère que répéter les aphorismes hippocratiques (lib. II, préface, § VI).

α. Pour ce qui est de l'*enfance*, à la considérer en bloc, et sans vouloir faire ici la part des deux périodes qu'on doit y distinguer, et entre lesquelles la seconde dentition établit physiologiquement la ligne de partage, sans interroger isolément la *première enfance* et la *seconde enfance*, distinction à laquelle il sera bon pourtant de nous référer quelquefois en pathologie spéciale, voici les maladies les plus dignes de remarque auxquelles l'économie se montre le plus spécialement prédisposée depuis la naissance jusqu'à l'époque de la puberté (ce qui, en règle générale, dans nos climats, mène jusqu'à douze ou treize ans pour les filles, et à quatorze ou quinze pour les garçons) : ces maladies sont l'apoplexie, l'asphyxie et l'ophtalmie, dites toutes trois des nouveau-nés, l'induration du tissu cellulaire, les convulsions, le muguet, la gastro-entérite avec ramollissement gélatiniforme, les affections vermineuses, l'eczéma croûte de lait, l'impétigo de la face, les exanthèmes du cuir chevelu, ou, comme on dit vulgairement, les teignes, la phthiriose de la même région, l'otorrhée, la blépharite chronique, l'épistaxis, la coqueluche, le croup, les fièvres exanthématiques, le rachitisme avec ses hideuses et dangereuses déformations, la tuberculisation commune des tissus les plus différens, les écrouelles, le carreau, les tumeurs blanches, le mal de Pott, la méningite tuberculeuse, etc.

ROSEN. *Diss. de morbis infantum.* Upsal. 1752. — Traduit par Lefebvre de Villebrune. Montpellier, 1792, in-8^o.

DENIS (de Commercay). *Recherches d'anatomie et de physiologie pathologique sur plusieurs maladies des nouveau-nés.* Commercay, 1836, in-8^o. — Cet ouvrage important n'a pas trait seulement aux nouveau-nés, mais aussi aux enfans âgés seulement de quelques mois, et même d'un an.

BILLARD. *Traité des maladies des enfans nouveau-nés et à la ma-*